

Paolo Sorrentino

Marcel Jean

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (2013). Paolo Sorrentino. *24 images*, (163), 48–48.

Paolo Sorrentino



© Gianni Fiorio

Il y a d'abord, chez Sorrentino, l'affirmation ostentatoire de la présence de la mise en scène. C'est d'ailleurs ce que plusieurs lui reprochent : ces grands gestes baroques, cette caméra mobile et virevoltante, ces envolées musicales tonitruantes... *Les conséquences de l'amour, L'ami de la famille, Il divo, This Must Be the Place, La grande bellezza...* L'approche est toujours la même... On la dit fellinienne... Pourquoi pas ? Comment peut-on être cinéaste italien

et ne pas être, d'une manière ou d'une autre, fellinien... et viscontien... et pasolinien... et antonionien... ?

Sorrentino, c'est l'anti-naturaliste par excellence. Aux antipodes des Dardenne, de Cantet, de Kechiche... Un cinéma distancié par son constant recours à l'excès... En ce sens, un vrai cinéaste imprégné de culture catholique !

Une mise en scène exacerbée pour un monde grotesque, habité par des personnages tutoyant déjà la mort : les personnages de Sorrentino sont vieillissants, souvent fourbes (*L'ami de la famille; Il divo*) ou lâches (*Les conséquences de l'amour; La grande bellezza*)... Le temps les presse... et le cinéma est un art du temps... et Sorrentino est un cinéaste... alors Sorrentino les presse avec sa caméra, il les traque, il les encercle, il bloque les issues...

Pourquoi Sorrentino aujourd'hui ? Pour sa foi dans le cinéma, donc, mais aussi et surtout pour la façon dont il scrute le monde actuel pour parler du cynisme (*L'ami de*

la famille; Il divo), du désabusement (*La grande bellezza*), de la rédemption (*Les conséquences de l'amour; This Must Be the Place*).

Certains n'ont vu dans *La grande bellezza* qu'une révision nostalgique de *La dolce vita*. C'est négliger bien des aspects d'un film qui aborde la perte de sens, un film qui dit la perte morale d'un pays en désignant la vacuité de sa classe dirigeante, qui se moque avec le même regard cinglant des imposteurs de l'art conceptuel, des prêtres du Botox et d'une Église qui prêche la pauvreté pour mieux profiter de la richesse.

Moraliste nouveau genre, Sorrentino parle du monde dans lequel nous vivons d'une voix d'une absolue singularité. Voilà pourquoi il est un cinéaste avec lequel il faut compter. — Marcel Jean

« Une mise en scène exacerbée pour un monde grotesque, habité par des personnages tutoyant déjà la mort... »

Elia Suleiman

Un noyau de pêche jeté en direction d'un tank israélien qui explose aussitôt, une ninja palestinienne en lévitation qui terrasse les uns après les autres des soldats israéliens armés jusqu'aux dents, une belle brune en talons aiguilles défiant par son charme les gardes d'un point de contrôle, un Palestinien qui retourne à son voisin les déchets que celui-ci lui a préalablement envoyés... Découpé en tableaux avec une grâce ahurissante, *Intervention divine* alternait entre ces faits saillants oniriques et les absurdités quotidiennes de la vie palestinienne sous l'occupation, devenant le film comique le plus politique (ou l'inverse) depuis la seconde intifada. Dès ses débuts avec *Chronique d'une disparition*, Elia Suleiman est l'explorateur incontesté de la face cachée du silence, le portraitiste de l'absurdité de la vie lorsque soumise à l'injustice, à la précarité, à l'insécurité. Il n'est pas démagogue, et ceux qui s'attendent à un cours d'histoire, au défrichage d'une situation complexe ou à un récit argumentatif se trompent de registre et

de cinéaste. Le désir premier de Suleiman n'est pas de faire un cinéma engagé, mais de composer des images de cinéma, qu'elles soient burlesques ou poétiques. La manière très particulière avec laquelle il donne un souffle et une voix aux détails en leur conférant une dimension narrative est un émouvant et puissant exemple d'audace sous l'emprise de la tragédie. Dans une des scènes les plus marquantes du *Temps qu'il reste*, son plus récent film, le personnage muet de Suleiman revient à Nazareth pour y trouver aliénation et intolérance, s'accordant silencieusement avec sa mère. Il semble nous dire que le portrait de son silence raconte son histoire en même temps qu'il anticipe notre incompréhension : ceci est la chronique d'une présence déterminée, et non pas d'une absence. En seulement trois films, Suleiman est devenu malgré lui le cinéaste nous permettant le mieux de prendre le pouls d'une situation alambiquée, fermée à toutes les solutions. Son cinéma est un poème héroïque synthétisé en une poignée d'épigrammes pleines d'esprit,



un cinéma qui use de la métaphore pour atteindre la gravité en passant par l'allégresse. — Serge Abiaad

« ... Suleiman est l'explorateur de la face cachée du silence, le portraitiste de l'absurdité de la vie lorsque soumise à l'injustice, à la précarité, à l'insécurité. »